On regrette qu'à côté de ces jugements, qui, partant d'un homme de goût et d'autorité, ont leur prix, d'Olivet n'ait pas procuré plus de détails, au moins académiques, sur La Bruyère. La réception de La Bruyère à l'Académie, donna lieu à des querelles, dont lui-même nous a entretenus dans la préface de son discours et qui laissent à desirer quelques explications [1]. Si heureux d'emblée qu'eût été La Bruyère, il lui fallut, on le voit, soutenir sa lutte à son tour comme Corneille, comme Molière en leur temps, comme tous les vrais grands. Il est obligé d'alléguer son chapitre des *Esprits forts* et de supposer à l'ordre de ses matières un dessein religieux un peu subtil, pour mettre à couvert sa foi. Il est obligé de nier la réalité de ses portraits, de rejeter au visage des fabricateurs *ces insolentes clefs* comme il es appelle : Martial avait déjà dit excellemment : *improbè facit qui in alieno libro ingeniosus est.* — « En vérité, je ne doute point, s'écrie » La Bruyère avec un accent d'orgueil auquel l'outrage a forcé sa » modestie, que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre » depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux » qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque » gloire par leurs écrits. » Quel est ce corbeau qui croassa, ce *Théobalde* qui bâilla si fort et si haut à la harangue de La Bruyère, et qui, avec quelques académiciens, faux confrères, ameuta les coteries et *le Mercure Galant*, lequel se vengeait (c'est tout simple) d'avoir été mis

[1] Il fut reçu le même jour que l'abbé Bignon et par M. Charpentier, qui, en sa qualité de partisan des anciens, le mit lourdement au dessous de Théophraste; la phrase, dite en face, est assez peu aimable : « Vos portraits ressemblent à de certaines personnes, et souvent » on les devine ; les siens ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses portraits » ressembleront toujours ; mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose » de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer *avec* » *ceux sur qui vous les avez tirés.* » On voit que si La Bruyère *tirait* ses portraits M. Charpentier *tirait* ses phrases, mais un peu différemment.

immédiatement au dessous de rien [1]? Benserade, à qui le signalement de *Théobalde* sied assez, était mort; était-ce Boursault qui, sans appartenir à l'académie, avait pu se coaliser avec quelques-uns du dedans? Etait-ce le vieux Boyer [2] ou quelque autre de même force? D'Olivet montre trop de discrétion là-dessus. Les deux autres morceaux essentiels à lire sur La Bruyère sont une notice exquise de Suard, écrite en 1782, et un *Éloge* approfondi par Victorin Fabre (1810). On apprend d'un morceau qui se trouve dans *l'Esprit des Journaux* (février 1782), et où l'auteur anonyme apprécie fort délicatement lui-même la notice de Suard, que La Bruyère, déjà moins lu et moins recherché au dire de d'Olivet, n'avait pas été complètement mis à sa place par le XVIIe siècle; Voltaire en avait parlé légèrement dans le *siècle de Louis XIV:* » Le marquis de Vauvenargues, dit l'auteur anonyme (qui serait digne » d'être Fontanes ou Garat), est presque le seul, de tous ceux qui ont » parlé de La Bruyère, qui ait bien senti ce talent vraiment grand et » original. Mais Vauvenargues lui-même n'a pas l'estime et l'autorité » qui devrait appartenir à un écrivain qui participe à la fois de la sage

[1] A propos du discours de La Bruyère à l'Académie, *le Mercure* conclut, en remuant sottement sa propre injure, que tout le monde a jugé *qu'il était directement au dessous de rien.* Certes, l'exemple de telles injustices appliquées aux plus délicats et aux plus fins modèles serait capable de consoler ceux qui ont, du moins, le culte du passé, de toutes les grossièretés qu'eux-mêmes ils ont souvent à essuyer dans le présent.

[2] Ce serait plutôt Boursault que Boyer; car je me rappelle que Segrais a dit à propos des épigrammes de Boileau contre Boyer : « Le pauvre M. Boyer n'a jamais offensé per- » sonne. » Je m'étais mis, comme on voit, fort en frais de conjectures, lorsque Trublet dans ses *Mémoires sur Fontenelle*, page 225, m'est venu donner la clef de l'énigme et le nom des masques. Il paraît bien qu'il s'agit en effet de Thomas Corneille et de Fontenelle, ligués avec de Visé. Fontenelle était de l'Académie à cette date. Lui et son oncle Thomas faisaient volontiers au dehors de la littérature de feuilletons, et écrivaient, comme on dirait, dans les *petits journaux*. On sait le mot de Boileau à propos de La Motte : « C'est » dommage qu'il ait été *s'encanailler* de ce petit Fontenelle. »

» étendue d'esprit de Locke, de la pensée originale de Montesquieu, » de la verve de style de Pascal, mêlée au goût de la prose de Voltaire; » il n'a pu faire ni la réputation de La Bruyère ni la sienne. » Cinquante ans de plus, en achevant de consacrer La Bruyère comme génie, ont donné à Vauvenargues lui-même le vernis des maîtres. La Bruyère, que le XVIIIe siècle était aussi lent à apprécier, avait avec ce siècle plus d'un point de ressemblance qu'il faut suivre de plus près encore.

Dans ces diverses études charmantes ou fortes sur La Bruyère, comme celles de Suard et de Fabre, au milieu de mille sortes d'ingénieux éloges, un mot est lâché qui étonne, appliqué à un aussi grand écrivain du XVIIe siècle. Suard dit en propres termes que La Bruyère avait *plus d'imagination que de goût*. Fabre, après une analyse complète de ses mérites, conclut à le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire, *s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent* [1]. C'est la première fois qu'à propos d'un des maîtres du grand siècle on entend toucher cette corde délicate, et ceci tient à ce que La Bruyère, venu tard et innovant véritablement dans le style, penche déjà vers l'âge suivant. Il nous a tracé une courte histoire de la prose française en ces termes : « L'on a écrit régulière- » ment depuis vingt années; l'on est esclave de la construction ; l'on » a enrichi la langue de nouveaux tours, secoué le joug du latinisme, » et réduit le style à la phrase purement française ; l'on a presque » retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avaient les premiers » rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre : l'on

[1] Et M. de Feletz, bon juge et vif interprète des traditions pures, a écrit : « La Bruyère » qui possède si bien sa langue, qui la maîtrise, qui l'orne, qui l'enrichit, l'altère aussi » quelquefois et en viole les règles. » (*Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains*.... 1840, page 250).

» a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il » est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit. » Cet esprit que La Bruyère ne trouvait pas assez avant lui dans le style, dont Bussy, Pellisson, Fléchier, Bouhours, lui offraient bien des exemples, mais sans assez de continuité, de consistance ou d'originalité, il l'y voulut donc introduire. Après Pascal et La Rochefoucauld, il s'agissait pour lui d'avoir une grande, une délicate manière, et de ne pas leur ressembler. Boileau, comme moraliste et comme critique, avait exprimé bien des vérités en vers avec une certaine perfection. La Bruyère voulut faire dans la prose quelque chose d'analogue, et, comme il se le disait peut-être tout bas, quelque chose de mieux et de plus fin. Il y a nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop aisément communes, dans Boileau, que La Bruyère n'écrirait jamais et n'admettrait jamais dans son élite. Il devait trouver au fond de son âme que c'était un peu trop de pur bon sens, et, sauf le vers qui relève, aussi peu rare que bien des lignes de Nicole. Chez lui tout devient plus détourné et plus neuf; c'est un repli de plus qu'il pénètre. Par exemple, au lieu de ce genre de sentences familières à l'auteur de l'*Art poétique :*

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, etc., etc.

il nous dit, dans cet admirable chapitre des *Ouvrages de l'Esprit*, qui est son *art poétique* à lui et sa *rhétorique :* « Entre toutes les différentes » expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en » a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en » parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que » tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point un homme » d'esprit qui veut se faire entendre. » On sent combien la sagacité

si vraie, si judicieuse encore, du second critique, enchérit pourtant sur la raison saine du premier. A l'appui de cette opinion, qui n'est pas récente, sur le caractère de novateur entrevu chez La Bruyère, je pourrais faire usage du jugement de Vigneul-Marville et de la querelle qu'il soutint avec Coste et Brillon à ce sujet : mais le sentiment de ces hommes en matière de style ne signifiant rien, je m'en tiens à la phrase précédemment citée de d'Olivet. Le goût changeait donc, et La Bruyère y aidait *insensiblement*. Il était bientôt temps que le siècle finît : la pensée de dire autrement, de varier et de rajeunir la forme, a pu naître dans un grand esprit ; elle deviendra bientôt chez d'autres un tourment plein de saillies et d'étincelles. Les *Lettres Persanes*, si bien annoncées et préparées par La Bruyère, ne tarderont pas à marquer la seconde époque. La Bruyère n'a nul tourment encore et n'éclate pas, mais il est déjà en quête d'un agrément neuf et du trait. Sur ce point il confine au XVIIIe siècle plus qu'aucun grand écrivain de son âge ; Vauvenargues, à quelques égards, est plus du XVIIe siècle que lui. Mais non... La Bruyère en est encore pleinement, de ce siècle incomparable, en ce qu'au milieu de tout ce travail de nouveauté et de rajeunissement, il ne manque jamais, au fond, d'un certain goût simple.

Quoique ce soit l'homme et la société qu'il exprime surtout, le pittoresque, chez La Bruyère, s'applique déjà aux choses de la nature plus qu'il n'était ordinaire de son temps. Comme il nous dessine dans un jour favorable la petite ville qui lui paraît *peinte sur le penchant de la colline !* Comme il nous montre gracieusement, dans sa comparaison du prince et du pasteur, le troupeau, répandu dans la prairie, qui broute l'herbe *menue et tendre !* Mais il n'appartient qu'à lui d'avoir eu l'idée d'insérer au chapitre *du Cœur* les deux pensées que voici :

« Il y a des lieux que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent » et où l'on aimerait à vivre. » — « Il me semble que l'on dépend » des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les senti- » ments. » Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, avec leur amour des lieux, se chargeront de développer un jour toutes les nuances, closes et sommeillantes, pour ainsi dire, dans ce propos discret et charmant. Lamartine ne fera que traduire poétiquement le mot de La Bruyère, quand il s'écriera :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

La Bruyère est plein de ces germes brillants.

Il a déjà l'art (bien supérieur à celui des *transitions* qu'exigeait trop directement Boileau) de composer un livre, sans en avoir l'air, par une sorte de lien caché, mais qui reparaît, d'endroits en endroits, inattendu. On croit au premier coup d'œil n'avoir affaire qu'à des fragments rangés les uns après les autres, et l'on marche dans un savant dédale où le fil ne cesse pas. Chaque pensée se corrige, se développe, s'éclaire, par les environnantes. Puis l'imprévu s'en mêle à tout moment, et, dans ce jeu continuel d'entrées en matière et de sorties, on est plus d'une fois enlevé à de soudaines hauteurs que le discours continu ne permettrait pas : *Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire*, etc. Un fragment de lettre ou de conversation, imaginé ou simplement encadré au chapitre *des Jugements : Il disait que l'esprit dans cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre*, etc., est lui-même un admirable joyau que tout le goût d'un André Chénier n'aurait pas *mis en œuvre* et en valeur plus artistement. Je dis André Chénier à dessein, malgré le disparate des genres et des noms ; et,

chaque fois que j'en viens à ce passage de La Bruyère, le motif aimable

Elle a vécu, Myrto, la belle Tarentine, etc.

me revient en mémoire et se met à chanter en moi [1].

Si l'on s'étonne maintenant que, touchant et inclinant par tant de points au XVIIIe siècle, La Bruyère n'y ait pas été plus invoqué et célébré, il y a une première réponse : c'est qu'il était trop sage, trop désintéressé et reposé pour cela ; c'est qu'il s'était trop appliqué à l'homme pris en général ou dans ses variétés de toute espèce, et il parut un allié peu actif, peu spécial, à ce siècle d'hostilité et de passion. Et puis le piquant de certains portraits tout personnels avait disparu. La mode s'était mêlée dans la gloire du livre, et les modes passent. Fontenelle (*Cydias*) ouvrit le XVIIIe siècle, en étant discret à bon droit sur La Bruyère qui l'avait blessé ; Fontenelle, en demeurant dans le salon cinquante ans de plus que les autres, eut ainsi un long dernier mot sur bien des ennemis de sa jeunesse. Voltaire, à Sceaux, aurait pu consulter sur La Bruyère, Malezieu, un des familiers de la maison de Condé, un peu le collègue de notre philosophe dans l'éducation de la duchesse du Maine et de ses frères, et qui avait lu le manuscrit des *Caractères* avant la publication ; mais Voltaire ne paraît pas s'en être soucié. Il convenait à un esprit calme et fin comme l'était Suard, de réparer cette négligence injuste, avant qu'elle s'autorisât [2]. Aujourd'hui, La Bruyère n'est plus à remettre à son rang. On se révolte, il est vrai, de temps à autre, contre ces belles réputations simples et

[1] M. de Barante, dans quelques pages élevées où il juge l'Eloge de La Bruyère par Fabre (*Mélanges littéraires*, tome II), a contesté cet artifice extrême du moraliste écrivain, que Fabre aussi avait présenté un peu fortement. Pour moi, en relisant les *Caractères*, la rhétorique m'échappe, si l'on veut, mais j'y sens de plus en plus la science de la muse.

[2] On peut voir au tome II des Mémoires de Garat sur Suard, p. 268 et suiv., avec quel à-propos celui-ci cita et commenta un jour le chapitre des *Grands* dans le salon de M. de Vaines.

hautes, conquises à si peu de frais, ce semble ; mais on en veut secouer le joug ; mais, à chaque effort contre elles, de près, on retrouve cette multitude de pensées admirables, concises, éternelles, comme autant de chaînons indestructibles ; on y est repris de toutes parts comme dans les divines mailles des filets de Vulcain.

La Bruyère fournirait à deux choix piquants de mots et de pensées qui se rapprocheraient avec agrément de pensées presque pareilles de nos jours. Il en a sur le cœur et les passions surtout qui rencontrent à l'improviste les analyses intérieures de nos contemporains. J'avais noté un endroit où il parle des jeunes gens, lesquels, à cause des passions *qui les amusent*, dit-il, supportent mieux la solitude que les vieillards, et je rapprochais sa remarque d'un mot de *Lélia* sur les promenades solitaires de Sténio. J'avais noté aussi sa plainte sur l'infirmité du cœur humain trop tôt consolé, qui manque *de sources inépuisables de douleur pour certaines pertes*, et je la rapprochais d'une plainte pareille dans *Atala*. La rêverie, enfin, à côté des personnes qu'on aime, apparaît dans tout son charme chez La Bruyère. Mais, bien que, d'après la remarque de Fabre, La Bruyère ait dit que *le choix des pensées est invention*, il faut convenir que cette invention est trop facile et trop séduisante avec lui pour qu'on s'y livre sans réserve. — En politique, il a de simples traits qui percent les époques et nous arrivent comme des flèches : « Ne penser qu'à soi et au présent, » source d'erreur en politique. »

Il est principalement un point sur lequel les écrivains de notre temps ne sauraient trop méditer La Bruyère, et sinon l'imiter, du moins l'honorer et l'envier. Il a joui d'un grand bonheur et a fait preuve d'une grande sagesse : avec un talent immense, il n'a écrit que pour dire ce qu'il pensait ; le mieux dans le moins, c'est sa

devise. En parlant une fois de madame Guizot, nous avons indiqué de combien de pensées mémorables elle avait parsemé ses nombreux et obscurs articles, d'où il avait fallu qu'une main pieuse, un œil ami, les allât discerner et détacher. La Bruyère, né pour la perfection dans un siècle qui la favorisait, n'a pas été obligé de semer ainsi ses pensées dans des ouvrages de toutes les sortes et de tous les instants; mais plutôt il les a mises chacune à part, en saillie, sous la face apparente, et comme on piquerait sur une belle feuille blanche de riches papillons étendus. « L'homme du meilleur esprit, dit-il, est inégal...; » il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu. » il n'écrit point... Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas » attendre que la voix revienne ? » C'est de cette habitude, de cette nécessité de *chanter* avec toute espèce de voix, d'avoir de la verve à toute heure, que sont nés la plupart des défauts littéraires de notre temps. Sous tant de formes gentilles, sémillantes ou solennelles, allez au fond : la nécessité de remplir des feuilles d'impression, de pousser à la colonne ou au volume sans faire semblant, est là. Il s'ensuit un développement démesuré du détail qu'on saisit, qu'on brode, qu'on amplifie et qu'on effile au passage, ne sachant si pareille occasion se trouvera. Je ne saurais dire combien il en résulte, à mon sens, jusqu'au sein des plus grands talents, dans les plus beaux poëmes, dans les plus belles pages en prose, — oh! beaucoup de savoir-faire, de facilité, de dextérité, de main-d'œuvre savante, si l'on veut; mais aussi ce je ne sais quoi que le commun des lecteurs ne distingue pas du reste, que l'homme de goût lui-même peut laisser passer dans la quantité s'il ne prend garde, — le simulacre et le faux-semblant du talent, ce qu'on appelle *chique* en peinture et qui est l'affaire d'un pouce encore habile, même alors que l'esprit demeure absent. Ce qu'il y a de *chique* dans les plus

belles productions du jour est effrayant, et je ne l'ose dire ici que parce que, parlant en général, l'application ne saurait tomber sur aucun illustre en particulier. Il y a des endroits où, en marchant dans l'œuvre, dans le poëme, dans le roman, l'homme qui a le pied fait s'aperçoit qu'il est sur le creux : ce creux ne rend pas l'écho le moins sonore pour le vulgaire. Mais qu'ai-je dit? c'est presque là un secret de procédé qu'il faudrait se garder entre artistes pour ne pas décréditer le métier. L'heureux et sage La Bruyère n'était point tel en son temps; il traduisait à son loisir Théophraste et produisait chaque pensée essentielle à son heure. Il est vrai que ses mille écus de pension comme homme de lettres de M. le Duc et le logement à l'hôtel de Condé lui procuraient une condition à l'aise qui n'a point d'analogue aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, et sans faire injure à nos mérites laborieux, son premier petit in-12 devrait être à demeure sur notre table, à nous tous écrivains modernes, si abondants et si assujettis, pour nous rappeler un peu à l'amour de la sobriété, à la proportion de la pensée au langage. Ce serait beaucoup déjà que d'avoir regret de ne pouvoir faire ainsi.

Aujourd'hui que l'*Art poétique* de Boileau est véritablement abrogé et n'a plus d'usage, la lecture du chapitre des *Ouvrages de l'Esprit* serait encore, chaque matin, pour les esprits critiques, ce que la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* est pour les âmes tendres.

La Bruyère, après cela, a bien d'autres applications possibles par cette foule de pensées ingénieusement profondes sur l'homme et sur la vie. A qui voudrait se réformer et se prémunir contre les erreurs, les exagérations, les faux entraînements, il faudrait, comme au premier jour de 1688, conseiller le moraliste immortel. Par malheur, on n'arrive à le goûter et on ne le découvre, pour ainsi dire, que lorsqu'on

est déjà soi-même au retour, plus capable de voir le mal que de faire le bien, et ayant déjà épuisé à faux bien des ardeurs et des entreprises. C'est beaucoup néanmoins que de savoir se consoler ou même se chagriner avec lui.

1 Juillet 1839.

LES CARACTÈRES

DE LA BRUYÈRE.